

citer quelques passages d'une chronique insérée dans le *Trifluvien* du 5 octobre, où notre œuvre est appétisée d'une manière bien flatteuse, si flatteuse, même, que nous avons eu grand'peine à obtenir permission de publier ces extraits. Voici le grand argument dont nous avons appuyé nos instances : Certain journaliste a cru devoir s'apitoyer sur le sort des élèves de notre Séminaire, qui n'ont pas de professeurs que des ignorants. Eh bien, on verra au moins qu'on n'est pas partout du même avis.—Cela dit, nous remercions "Trifluvien" de ses bonnes paroles.

Depuis quelque temps, il nous vient un certain vent littéraire des bords enchantés du Saguenay qu'on devrait bien imiter dans certains milieux. Si le Saguenay est la partie la plus poétique et la plus sauvage de notre beau pays, par ses aspects sublimes de grandeur et de variété, il faut croire que cette poésie déteint un peu sur ses enfants. Il nous vient de temps en temps des souffles littéraires de ces parages, que nous voudrions goûter plus souvent encore, et surtout nous souhaiterions que les poètes, les historiens, les critiques et les savants, sans vouloir blesser la modestie de ces derniers, eussent des imitateurs dans nos parages..... Si de Chicoutimi sortent de si jolies choses, le *Naturaliste*, l'*Oiseau-Mouche*, etc., est-ce à dire que le savant abbé Huard est sans émules ? Je ne le crois pas. Si dans nos collèges, etc., on imitait un peu ce travailleur, on ne serait pas si pressé de crier à l'ignorance et à la paresse d'une certaine gent. En voilà un qui peut répondre aux prophéties : venez-y, Messieurs, je vous donnerai la dîme de mes travaux et de messieurs, cela vous fera un bagage capable de vous rendre utiles à votre pays et à ses enfants.

Ces MM. ne se contentent pas d'écrire pour eux ; l'élan étant donné, on veut éclairer les autres. La *Revue Canadienne* nous fait admirer de ce temps-ci la belle critique de l'abbé Degagné sur Crémazie. On peut dire, après des juges compétents, que c'est une maîtresse plume que celle de ce jeune professeur qui nous promet beaucoup, par l'étendue et la variété de ses connaissances littéraires. Succès et merci à ce jeune travailleur.

“Je ne puis parler de tous, mais il y en a d'autres qui font aussi leur marque..... Merci aux MM. de Chicoutimi et courage.”

“Trifluvien”.

EN L'HONNEUR DE SAINT ANTOINE DE PADOUE

Après les vêpres de dimanche dernier, nous avons été témoins d'une cérémonie bien propre à laisser d'agréables souvenirs dans nos jeneurs coeurs.

A notre entrée dans la cathédrale, nous avions remarqué deux statues dans le bas-chœur, l'une représentant saint François d'Assise, l'autre saint Antoine de Padoue. De leur piédestal orné de fleurs elles semblaient nous sourire, et nous prêchaient d'éloquentes leçons.

Qui ne comprendrait, en effet, au premier abord, que saint François, avec sa tunique rapiécée et ses regards tournés vers le ciel dans un élan d'indécible amour, ne nous enseigne le détachement de la terre et l'amour de Jésus ? Et saint Antoine, qu'il fait plaisir à voir en compagnie de l'Enfant Jésus qui vient distraire son fidèle ami de sa contemplation en portant ses petits pieds sur son livre et l'embrassant affectueusement !

Quelle aimable distraction et quelles désirables caresses ! Bien sûr nos maîtres nous pardonneraient d'être distraits comme cela. Et nous, sachant que telle visite dût nous arriver pendant que nous faisons notre devoir à l'étude, avec quelle ardeur nous l'entreprendrions, fût-il un thème grec ou une pièce de vers latins !.....

Mais assez de rêver des priviléges qui ne peuvent convenir qu'à des écoliers meilleurs que nous.

Les statues, si expressives qu'elles soient, ne parlent point. Nous ne savions pas encore la raison de la présence inaccoutumée de celles-ci ; mais quand M. l'abbé E. DeLamarre, notre préfet des études, fut monté en chaire, nous vîmes revivre à nos yeux les deux serviteurs de Dieu dans le récit de leurs principales actions et nous eûmes l'explication de tout ce qui allait se passer.

Il nous entretint de l'influence sociale exercée par trois hommes qui comptent parmi les plus distingués d'un grand siècle. À saint François d'Assise est due la fondation de la grande famille franciscaine et l'institution du Tiers-Ordre ; saint Dominique fonda l'institut des Frères-Précheurs et établit le Rosaire ; saint Antoine de Padoue est le plus grand thaumaturge et le plus grand orateur du treizième siècle. Comme conclusion pratique, imiter ces héros de la vertu et s'enrôler dans les confréries établies par eux.

Le prédicateur n'a pas passé sous silence, comme bien l'on pense, l'œuvre du pain de Saint-Antoine dont il est le zélé promoteur.

Ensuite, Monseigneur, revêtu des habits pontificaux, procéda à la bénédiction solennelle des statues.

Pensez-vous qu'on laissera ensemble saint François et saint Antoine, le père séraphique et son fils spirituel bien-aimé ? Eh bien ! si vous le croyez, détroupez-vous. Ce bas monde n'est qu'une suite de séparations : on a décidé de laisser saint François à la cathédrale. Mais celui-ci doit s'en consoler, pour la gloire de son émule, car voici qu'on s'empare de saint Antoine et qu'on s'apprête à le porter triomphalement. On sort de l'église et la procession monte, se dirigeant vers l'Hôtel-Dieu Saint-Vallier. Les prêtres, les écoliers, la foule font cortège en chantant des cantiques. C'est un imposant spectacle ; mais pourquoi cette démonstration ?

C'est que la chapelle de cet hôpital est devenue le centre de l'œuvre nouvellement établie du pain de Saint-Antoine, et que, désormais, le grand thaumaturge veut s'y trouver pour voir venir à lui et les demandes écrites de ceux qui sollicitent des faveurs en promettant du pain aux pauvres, et les aumônes destinées à acquitter leurs promesses.

N'étant pas tous des Crésus, tant s'en faut, nous ne pouvons pas toujours donner du pain aux nécessiteux, si chers à saint Antoine. Cette fois, la société Sainte-Cécile lui donna en notre nom du bien beau chant au salut solennel, chanté par Monseigneur, belle cérémonie dont fut suivie l'installation de la statue.

LÉVIS.

PREMIERES IMPRESSIONS DE VOYAGE (Suite)

UNE LETTRE

Cette semaine, j'ai reçu une let-

tre de ma famille ; c'est la première depuis mon départ de Québec ; jugez si elle était attendue avec impatience ! Quel monde de souvenirs n'a-t-elle pas réveillés en moi ! Il y a dans l'âme humaine de ces fibres qu'on ne peut toucher sans les remuer profondément. En reconnaissant l'écriture d'une sœur chérie, en lisant cette lettre écrite à la maison, et qui m'a poursuivi si longtemps pour m'apporter des nouvelles du pays, je sentis l'émotion me gagner.

Je suis donc bien loin des miens, et bien des mois s'écouleront avant que je puisse les revoir ; d'ici là, il me faudra vivre séparé d'eux par un continent et tout un océan. A cette distance, je ne pourrais même pas me transporter auprès de mes parents et amis, dans le cas de maladie ou de mort ; et j'ai laissé un père dont les années et les travaux ont blanchi les cheveux et diminué les forces ! Mais rien n'arrive sans la permission de la Providence ; remettons entre ses mains le soin de notre sort. Toutefois, lorsque l'heure du retour aura sonné, elle marquera l'une des époques les plus heureuses de ma vie.

* *

Il y a une autre famille dont le souvenir me suit partout : c'est celle de mes paroissiens. Sans cesse au milieu d'eux, j'avais appris à connaître toutes leurs peines, et leurs joies étaient devenues les miennes. Les liens de l'amitié et de la religion nous unissaient, et c'est lorsqu'il a fallu les rompre que j'ai compris combien ils étaient forts. Aussi, lorsqu'après une messe chantée pour m'obtenir un heureux voyage, ils vinrent témoigner de leur amour et de leur reconnaissance envers leur pasteur, le cœur me manqua. Un curé ne s'éloigne pas de ses paroissiens, s'il doit affronter des dangers sérieux qui lui font craindre de ne plus les revoir, sans pleurer, et ses paroissiens pleurent avec lui. Heureux sommes-nous au Canada d'avoir des fidèles sincèrement catholiques, des paroisses où les prêtres sont aimés et respectés, où curé et paroissiens ne font qu'une âme ! Ce bonheur, on l'apprécie davantage lorsqu'on a voyagé dans des contrées où le peuple abusé s'éloigne de ses meilleurs amis et s'en déifie. Le malaise règne partout, et le bonheur nulle part.

(A suivre)

LAURENTIDES.